

Schubart (Walter). *Religion und Eros*

Marie Delcourt

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Delcourt Marie. Schubart (Walter). *Religion und Eros*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 45, fasc. 1, 1967. Antiquité - Oudheid. pp. 125-126;

[http://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1967\\_num\\_45\\_1\\_2674\\_t1\\_0125\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1967_num_45_1_2674_t1_0125_0000_2)

---

Document généré le 08/05/2016

L'homme, sans distinction de cité, de condition, de sexe. Une proclamation rituelle, à Éleusis, excluait les étrangers et ceux qui ne parlaient pas grec, si bien qu'il fallut user d'un biais pour admettre Héraclès, qui n'était pas Athénien. Mais la poussée religieuse fut si forte qu'au temps de Cicéron les gens venaient du bout du monde aux mystères, et ils y étaient reçus en dépit de l'antique exclusive : une idéologie de la fraternité humaine, absente au départ, était née, au cours des temps, de la cérémonie elle-même. S'interdisant toute hypothèse sur le contenu concret de l'arcane, M. Sabbatucci cherche seulement à décrire l'attitude religieuse de l'initié qui, ensuite, retourne simplement aux cultes de sa cité, comme si l'initiation avait été une simple parenthèse dans la vie normale, une fin en soi et non un moyen, un point d'arrivée et non un point de départ, quelque chose que l'auteur rapproche moins d'un baptême que d'un pèlerinage : rapprochement éclairant pour ceux qui ont vu, par exemple, les marches vers N.-D. de Chartres. Quant au « secret », il le ramène à une expérience mystique en soi incommunicable : « luce, visione dell'alterità, mediazione dello ierofante (*medium* e non sacerdote !), marchio carismatico, illuminazione, fiducia e remissione all'alterità, fede, salvezza futura » (p. 147). Tout cela est déjà dans l'hymne à Déméter et chez les poètes classiques. Les valeurs éleusiniennes n'ont jamais prétendu se substituer à un autre système, mais simplement s'y ajouter. La pensée mystique n'a pas rencontré l'obstacle que représentait pour elle le polythéisme : elle l'a tourné en transcendant en Grands Dieux les figures divines qu'elle a élues.

Chaque chapitre de ce livre mérite d'être médité. Plusieurs seront discutés. Le présent compte rendu cherche simplement à montrer l'exceptionnelle importance de l'ouvrage. — Marie DELCOURT.

**Schubart (Walter).** *Religion und Eros.* Munich, Beck, 1965 ; un vol. in-8°, 288 pp. Prix : 13,80 M.

M. Seifert, professeur de psychologie à l'université de Munich, réédite opportunément cet ouvrage capital, déjà publié par lui en 1941, alors que l'auteur, alors professeur à Riga, venait de disparaître dans les remous de la guerre, à peine âgé de 44 ans.

Deux forces majeures composent la vitalité humaine, le sentiment religieux et le besoin sexuel. Elles peuvent coexister pacifiquement chez les *Naturvölker*, qui divinisent le sexe et ignorent toute aspiration au salut. Les religions de salut au contraire les tiennent pour antagonistes. Souhaitant voir « Eros revenir parmi les dieux », l'auteur estime nécessaire de confronter les deux pouvoirs et de révéler, à travers leurs manifestations et déviations, leur profond parallélisme. Dans l'un et l'autre système existent une tendance à l'adoration qui éloigne et grandit l'objet en rabaisant le sujet, et, à l'opposé, une aspiration au rapprochement et à la fusion. Même homologie dans les formes dégénérées : au désir d'asservir l'objet aimé correspond la magie, technique

pour soumettre les dieux. A la jalousie dans l'ordre de l'éros correspond le fanatisme dans l'ordre du divin. Les formes religieuses et érotiques du nihilisme, du masochisme, du sadisme, aboutissent pareillement au sentiment du tragique et au désir de la mort. Les religions chrétiennes ou dérivées, enracinées dans trois peuples (hébreu, grec, latin) pénétrés de la supériorité du mâle, avides d'autre part d'occuper la totalité du champ psychologique, ont poussé à l'extrême la haine de la femme et l'horreur de la nature (chap. VIII, *Entzweiung mit den Göttern*). Mais on réfléchira à la restriction que voici : « Ce n'est pas le christianisme qui a amené dans l'antiquité le mépris de l'amour, c'est l'hellénisme déclinant qui a amené dans le christianisme des tendances ascétiques dues d'une part au mépris de l'amour hétérosexuel et, d'autre part, au dégoût du monde des stoïciens et des néoplatoniciens » (p. 230).

Il n'est pas question ici de critiquer un ouvrage de philosophie. Marquons simplement quelques points où l'auteur se réfère à des réalités historiques. Le chapitre V sur l'adoration, catégorie religieuse, et la fusion, catégorie érotique, fait sentir à quel point nous sommes incapables d'expliquer l'apparition, dans l'Europe du XII<sup>e</sup> siècle, d'une érotique adorante (p. 145). L'auteur admet un relèvement préalable de la situation de la femme. Mais ce relèvement, mentionné dans tous les manuels d'histoire, de quoi l'inférons-nous, sinon précisément, par un admirable raisonnement circulaire, de la littérature inspirée de l'éthique nouvelle, laquelle semble bien issue tout entière de la psyché ? Divinisation de l'éros, érotisation de la religion convergent chez Dante (p. 127). L'Église canalise les effusions vers le culte de la Vierge (p. 213), totalement étranger aux origines chrétiennes (p. 54). Faisant du religieux, comme de l'éros, une force en soi et un donné primaire, Schubart, qui admet la théorie freudienne du refoulement, rejette celle de la sublimation (pp. 107, 160) ; renversant la terminologie de l'école, il verrait plutôt dans la sexualité une religiosité refoulée.

On voudrait signaler d'autres passages sur ce qui a manqué à l'érotique grecque du fait que l'homme y recherche non son complémentaire mais son semblable (p. 155) ; — sur le Don Juan romantique aboutissant au nihilisme érotique comme Nietzsche aboutit au nihilisme religieux (181).

La thèse de Schubart a pour point de départ une hypothèse, celle d'une *Naturreligion* qu'il définit comme antérieure, ontologiquement et chronologiquement, à toute conception du salut. La réalité nous en échappe totalement. On ne saurait sans imprudence alléguer un matriarcat primitif. Bachofen lui-même parlait simplement d'un *Mutterrecht*, qu'il jugeait avec la sévérité puritaine d'un adepte d'une religion du salut. Seul Croce semble avoir été sensible à sa profonde misogynie. Au surplus, dans les sociétés matrilineaires connues, les femmes sont aussi misérables qu'ailleurs, soumises à de cruels tabous capables, semble-t-il, de restreindre cette *Schöpfungswonne* où Schubart voit la caractéristique d'un passé inconnu. — Marie DELCOURT.